

Les *Vies parallèles* de Plutarque

La biographie *politique* me plaît par son décor grandiose. Par son côté biographique elle vise un individu, mais par son côté politique elle présente tout un panorama historique : c'est un portrait sur fond politique. J'aime bien la formule. Bien sûr, c'est intéressant de suivre la conquête de la Perse en lisant la vie d'Alexandre le Grand, mais c'est le conquérant qui m'intéresse en premier lieu. C'est Thémistocle mon intérêt principal et non les guerres médiques ; c'est Alcibiade plus que la Guerre du Péloponnèse ; c'est Jules César plus que la Guerre des Gaules ou la naissance de l'Empire ; c'est Caton plus que la fin de la République. J'avoue, par contre, que ces personnages ont peu de relief hors de leur contexte politique. C'est d'ailleurs ce qui est fascinant : Plutarque me fait admirer l'individu en montrant qu'il est plus qu'un individu, parce que son action s'étend au-delà de sa personne. Quand Démosthène soutient le courage des Athéniens contre Philippe, c'est le sort d'Athènes qui est en jeu, et la liberté de toutes les cités grecques. Une biographie de Plutarque, c'est plus qu'une biographie, c'est le drame d'une cité, d'un pays, d'un continent. Le tiers de ses biographies romaines porte sur l'entourage de César, et les deux autres tiers annoncent ce moment fatidique, ou encore en montrent les conséquences. Ses biographies romaines, donc, racontent le drame du plus grand tournant dans l'histoire antique. « L'histoire de Rome, c'est nous, » pourraient proclamer les personnages romains.

Mais le caractère le plus singulier des biographies de Plutarque, c'est qu'elles sont présentées en couples, une vie grecque placée en parallèle avec une vie romaine : Thésée, le fondateur d'Athènes, est le vis-à-vis de Romulus, le fondateur de Rome ; Lycurgue, le grand législateur grec, est la contrepartie de Numa, qui donna à Rome ses institutions ; Solon est lié à Publicola, les deux ayant montré de l'indulgence envers le peuple ; Alcibiade, passionné de tout ce qui brille, s'oppose à Coriolan, en colère contre tout ce qui est vil ; Démétrios et Antoine sont tous deux bons buveurs, mais fougueux et généreux. Il y a aussi Thémistocle et Camille, Lysandre et Sylla, Phocion et Caton, Démosthène et Cicéron, Alexandre et César, et bien d'autres. Plutarque nomme ses biographies des *parallèles*, et même des *vies parallèles* (*Vie de Cimon*), et il annexe presque toujours, à la fin de chaque couple, une courte *Comparaison* ou il relève leurs similitudes et leurs différences.

Imaginons un Plutarque contemporain, habitant non loin de Paris, qui aime l'esprit français et ses trésors littéraires et philosophiques, mais qui avoue que c'est grâce à la *pax americana* qu'il peut dormir tranquille la nuit, et qu'il peut le jour discuter, enseigner et écrire en paix. Ce Plutarque français mettrait en parallèle de grands personnages français et américains, montrant les qualités des deux peuples. Il ferait sentir, au fil de ses biographies, que les grandes figures politiques en France, par leur amour des lettres, démontrent plus de vivacité intellectuelle, mais que les Américains, par leur amour de l'action politique, ont plus d'ardeur à assurer un régime de liberté. Il pourrait, par exemple, mettre en parallèle de Gaulle et Lincoln, deux présidents rétablissant l'unité de leur pays, ou encore le maréchal Pétain et le général Robert E. Lee, deux militaires notoires, héros pour les uns, traîtres pour les autres. Ce Plutarque contemporain, en y apportant des nuances et des bémols, ferait aimer les lettres

françaises et admirer la politique américaine, et placerait son lecteur devant la nécessité de leur cohabitation, car la France songe seulement à éduquer l'homme alors que les Américains savent encore former des citoyens ; ils sont une des seules démocraties actuelles à comprendre que l'homme est un animal politique. J'aime lire Plutarque parce que sa mise en parallèle des Grecs et des Romains de l'Antiquité offre à notre monde contemporain de précieuses leçons.

DES BIOGRAPHIES ET NON DES HISTOIRES

Les *Vies parallèles* de Plutarque ne s'en tiennent pas aux anecdotes politiques. Je m'explique en comparant deux téléfilms récents, *Truman* (HBO, 1995) et *Warm Springs* (HBO, 2005), le premier ayant comme sujet Harry S. Truman, le second, Franklin D. Roosevelt. Le premier, une véritable biographie politique, montre Truman, homme réservé et honnête, propulsé à la Maison Blanche lors du décès de son prédécesseur. Le second ne dépasse pas les années pré-politiques de Roosevelt, racontant son combat contre la polio dans un centre d'eaux thermales. Ce dernier film n'est pas proprement *politique* et ne constituerait pas, à lui seul, une biographie à la façon de Plutarque. Mais il pourrait servir de premières pages à une telle biographie, car il montre bien le courage, la détermination et l'enthousiasme du futur président.

Ainsi, les anecdotes à caractère privé trouvent souvent leur place dans les biographies de Plutarque. Dans sa *Vie de Phocion*, cet homme sévère, premier citoyen d'Athènes, jouait un jour chez lui à quatre pattes avec ses enfants ; un dignitaire entra, et pour excuser son enfantillage, Phocion dit simplement qu'on ne doit pas le juger si on n'a jamais été père. Cette anecdote n'est pas inutile, elle souligne la bienveillance paternelle de Phocion envers ses concitoyens. Et Plutarque écrit de ses biographies : « Nous n'écrivons pas des *Histoires* mais des *Vies* (*Vie d'Alexandre*). » Plutarque ne vise pas une histoire exhaustive, il veut trier les anecdotes qui révèlent l'homme, et du coup fait comprendre l'homme politique : « souvent un petit fait, un mot, une bagatelle, révèlent mieux un caractère que les combats meurtriers, les affrontements les plus importants et les sièges des cités (*Vie d'Alexandre*) ».

Parmi les anecdotes à caractère privé, Plutarque a l'habitude de rapporter les traits de jeunesse de son personnage. C'est un aspect agréable des *Vies parallèles* : les gestes et les paroles de l'adolescent annoncent déjà le futur homme politique. Par exemple, le jeune Alexandre se renseigne déjà, auprès des ambassadeurs qui passaient à la cour de son père, sur les armes et les forces défensives que possèdent les Perses (*Vie d'Alexandre*). Le jeune Thésée, déjà à la recherche d'exploits spectaculaires, refuse la traversée directe par mer pour se rendre chez son père à Athènes, il choisit plutôt d'emprunter le détour dangereux par l'isthme de Corinthe pour affronter en route des bandits célèbres et leur faire goûter à chacun le supplice particulier qu'ils pratiquaient sur les voyageurs, de sorte que sa gloire le précède à Athènes. Dans ses jeux d'enfance, Thémistocle était habile, hardi, trouvant des expédients de toutes sortes, et on devine déjà en lui l'homme astucieux qui piégera l'immense flotte perse et sauvera Athènes et toute la Grèce. Le jeune Aristide se montrait d'un caractère solide, n'admettant aucune forme de mensonge, de flatterie ou de déguisement, même pour jouer : plus tard, on l'appelait Aristide le Juste, et sa réputation faisait de lui un homme digne de confiance. À Caton encore enfant, on demande, en se jouant de lui, d'intercéder auprès de son père pour obtenir le droit de cité aux Italiens, mais Caton, le regard sévère, ne répond pas ; on le soulève, feignait de le jeter par la fenêtre s'il refusait, mais Caton soutient l'épreuve longtemps sans montrer de crainte. Caton montrera le même entêtement à contredire partout César, au sénat, dans la rue, sur le champ de bataille. Dans la *Vie d'Alcibiade*, le garçon jouait un jour aux osselets dans une ruelle quand survint une charrette, et comme le cocher ne voulait pas s'arrêter, il se jeta face contre terre, s'étendant tout au long, s'écriant : « Passe maintenant si tu veux. » Le cocher tira son attelage en arrière, et les spectateurs, épouvantés, coururent

vers l'enfant en poussant des cris. Ces anecdotes n'intéressent pas l'histoire de la Grèce antique, mais montrent qu'Alcibiade était irrésistible, et son charme, désarmant. Il fait mieux comprendre le spectaculaire retour d'exil que fera Alcibiade plus tard : il arrivera à Athènes à bord d'un navire tout décoré pour la circonstance : un célèbre joueur de flûte donnera la cadence aux rameurs, un acteur de tragédie criera les ordres, les deux étant costumés comme sur scène ; les vieillards montreront Alcibiade du doigt à la jeunesse ; on l'élira stratège sur mer et sur terre, avec plein pouvoir. Dans la *Vie de Coriolan*, à l'opposé, on découvre un jeune qui ne connaît pas les frivolités de la jeunesse, exerçant sans cesse son corps, « cette arme que l'on a reçue à la naissance ». Il n'a pas de père, sa mère est tout pour lui, lui choisit une épouse et le fait vivre chez elle ; elle lui donne le goût des honneurs, elle est l'incarnation de la mère patrie. Ces détails, sans caractère politique, font comprendre comment ce même Coriolan devient plus tard un militaire zélé, n'ayant pour toute vertu que le courage militaire sans réserve, dépourvu d'habileté politique.

Rousseau se réjouit de ce style plus biographique que politique : « Plutarque excelle par les mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses ; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Par un trait plaisant, Annibal rassure son armée effrayée et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agésilas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi. César traversant un pauvre village, et causant avec ses amis, décèle, sans y penser, le fourbe qui disait ne vouloir qu'être l'égal de Pompée. Alexandre avale une médecine, et ne dit pas un seul mot : c'est le plus beau moment de sa vie. Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom. Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte : voilà le véritable art de peindre. »

Plutarque peint des individus, mais en même temps il trace le portrait d'un peuple. Dans le jeune Alcibiade et dans le jeune Coriolan, je découvre le caractère grec et le caractère romain. Les Grecs, captivés par la politique, savent en sortir et se passionnent pour tout ce qui la dépasse. Les Romains ne connaissent que le politique et ne voient rien au-delà de leur cité, sinon des ennemis. Les traits propres aux deux peuples sont déjà visibles chez leurs fondateurs. Thésée fonde Athènes, mais il aime mieux conquérir des princesses et des reines que des royaumes. Romulus, son vis-à-vis, est sédentaire : il trace un sillon sacré en forme de cercle pour marquer la frontière de la première cité de Rome, et rien ne peut le distraire de son attachement à ce terrain, à cette cité, même la passion amoureuse. Toutefois, Plutarque nous surprend quelques fois : Lycurgue est plutôt romain de caractère, et son vis-à-vis romain, Numa, est d'un esprit très grec.

DES PORTRAITS ET NON DES PHOTOS

Mais pourquoi Plutarque choisit-il la forme biographique s'il vise, à travers ses quarante-six biographies, à raconter l'histoire de deux peuples ? Plutarque, tel que je le comprends, est convaincu, avec Hérodote, Thucydide et Tite-Live, que l'histoire tient beaucoup à la psychologie des individus, que le moteur de l'histoire se trouve dans les motifs des acteurs politiques. Si on veut raconter fidèlement les faits historiques, il faut rapporter plus que les faits historiques, il faut pointer vers les causes. Les enjeux politiques ne se comprennent pas à partir des faits bruts, qui demeurent impersonnels. On n'y voit pas l'homme, l'acteur politique, qui, lui, est la première cause de l'histoire. C'est en examinant les hommes eux-mêmes, en chair et en os, avec leurs humeurs et leurs passions, qu'on comprend l'histoire. La réduire à des faits bruts ou à des faits sociaux, ce serait écrire une histoire sans vie parce que sevrée de ce qui l'alimente, à savoir les motifs humains et politiques. Plutarque scrute les intentions et les caractères, car il veut *aller au fond de l'histoire*. À ce compte, il

est biographe *et* historien :

L'histoire est à mes yeux comme un miroir, à l'aide duquel j'essaie, en quelque sorte, d'embellir ma vie, et de la conformer aux vertus de ces grands hommes. J'ai vraiment l'impression d'habiter et de vivre avec eux : grâce à l'histoire, j'offre l'hospitalité, si l'on peut dire, à chacun d'entre eux tour à tour, l'accueillant et le gardant près de moi ; je contemple "comme il fut grand et beau", et je choisis les plus nobles et les plus belles de ses actions afin de les faire connaître.

Les personnages des *Vies parallèles*, pour le dire plus explicitement, sont légèrement retouchés, dans leurs discours comme dans leurs actions. C'est que Plutarque veut révéler ce que voit son œil pénétrant. Très peu de Romains percevaient chez le petit Jules l'ambition du futur César, mais Sylla disait déjà : « en César, il y a de nombreux Marius ». L'œil pénétrant de Sylla, c'est celui de Plutarque. Sylla avait-il vraiment prononcé cette parole ? On peut en douter. Est-ce que Plutarque déforme alors la réalité ? Je réponds qu'il ne déforme pas l'ambition de César, il la dévoile, il lui donne plus de visibilité qu'elle n'en avait aux yeux de son entourage. Ce qui demeure obscur à l'œil profane, Plutarque le rend visible. Ses biographies politiques sont un miroir, mais pas le miroir plat de l'historien descriptif ou sociologique. Le miroir de Plutarque révèle le caractère intime des choses elles-mêmes en rehaussant leurs traits. Il montre les illustres Grecs et Romains sous leur vrai jour. César est l'ambition incarnée, Coriolan est l'exemple même de l'honneur blessé, Numa est le philosophe-roi qui gouverne à son gré, Caton est la vertu qui n'est plus de saison, Alexandre est le conquérant par excellence, Alcibiade est Éros incarné. Si ces personnages n'ont pas été, en leurs actions et leurs paroles, en tout conformes aux portraits qu'en fait Plutarque, cela n'invalide en rien ses biographies, parce que, s'écartant légèrement de la vérité effective, ces portraits reflètent mieux l'âme et les motifs de ces géants de l'histoire. Et comme dit Platon, c'est davantage l'âme qui définit l'homme. Les biographies de Plutarque, plus que de simples récits historiques, sont une étude des types d'hommes politiques, ce sont des leçons en psychologie humaine.

Prenons par exemple les deux grands traits caractériels de l'homme, l'amour et la colère, c'est-à-dire l'amour passionné de ce qui est beau et grand (*eros*), et l'agressivité contre ce qui est menaçant et vil (*thumos*). Toute la littérature grecque illustre ces deux mouvements fondamentaux de l'âme humaine. Plutarque à son tour les met en scène. Il a choisi deux figures gréco-romaines qui incarnent au mieux ces deux passions et les met en parallèle dans ses *Vies d'Alcibiade et de Coriolan*. On ne peut trouver opposition plus éclatante. Alcibiade poursuit tout ce qu'un grand homme peut désirer, Coriolan combat tout ce qu'un grand homme peut craindre. Le personnage d'Alcibiade est si spectaculaire et caméléon qu'il est admiré de tous : à Athènes, son ambition folle de conquérir la Sicile devient contagieuse ; à Sparte, la reine en est séduite et il lui fait un enfant ; en Ionie, un gouverneur perse en est si charmé qu'il nomme ses jardins *Alcibiade*. Coriolan, au contraire, n'a qu'un visage, il est la terreur des ennemis de Rome, mais il devient par le fait même l'envie de ses concitoyens qui le repoussent, et en amant jaloux, il finit par retourner sa colère contre Rome elle-même. Alcibiade est partout irrésistible, et partout Coriolan se fait craindre. Voilà deux *Vies* qui me font mieux saisir deux penchants naturels qui me travaillent sans cesse.

LA PÉDAGOGIE DES *VIES PARALLÈLES*

Les *Vies parallèles* sont dédiées à Sosius Sénécio, un dignitaire romain, de rang consulaire sous le règne de Trajan. Cet ami le protégea, semble-t-il, lorsque Domitien chassa les philosophes de Rome, faisant exception pour Plutarque qui séjournait alors à Rome, sans doute parce qu'il savait mêler à sa passion des choses grecques le respect des choses romaines. Sosius Sénécio assistait parfois,

accompagné de Plutarque, à des banquets philosophiques. C'est sans doute Sosius Sénécio qui l'invita à dédier un recueil de paroles célèbres à Trajan, pour son divertissement et son émulation. Car « on doit offrir à la pensée des spectacles qui la charment et l'attirent vers le bien qui lui est propre. Ces spectacles, ce sont les actions inspirées par la vertu : elles suscitent, chez ceux qui les étudient, le désir passionné et ardent de les imiter [...] La beauté morale nous attire à elle de manière active : elle suscite aussitôt en nous un élan qui pousse à l'action (*Vie de Périclès*). »

J'en apprendis sur la colère et le sens de l'honneur en voyant le fougueux Coriolan prendre de vive force le village de Corioles, puis retourner sa fougue contre ses propres concitoyens. Je comprends mieux les humeurs populaires lorsque je vois les Athéniens s'emballer pour le projet d'Alcibiade, puis le rappeler aussitôt de la Sicile où il était le seul à pouvoir les conduire à la victoire. Je me fais une meilleure idée du rôle de l'astuce politique en voyant Thémistocle transformer les Athéniens en une force navale, en prévision des attaques perses. J'apprends à me méfier de la superstition quand je vois Nikias perdre toute l'armée athénienne en Sicile parce qu'il attend que la lune se purifie. Je comprends mieux la nécessité du courage magnanime lorsque je vois Camille, banni de Rome par des concitoyens ingrats, revenir de son plein gré pour chasser des rues de Rome les Gaulois qui la pillent et l'occupent. Je comprends à quel point il faut craindre le soupçon et la jalousie lorsque je vois Périclès offrir ses terres à la cité dans l'éventualité qu'elles soient les seules qui échappent aux ravages de l'ennemi.

Je suis loin d'être le seul à puiser des leçons dans Plutarque. De la Renaissance jusqu'au XVIII^e siècle, on lisait ses *Vies*, ses essais et ses dialogues philosophiques. Érasme a traduit son essai *De la façon de distinguer un ami d'un flatteur* et le dédia à Henri VIII. Montaigne compare Plutarque et Sénèque dans ses *Essais* : « Leur instruction est la crème de la philosophie [...] Sénèque est plein de pointes et de saillies, Plutarque, de choses ; celui-là vous échauffe plus et vous émeut, celui-ci vous contente davantage et vous paie mieux. » Shakespeare emprunte souvent à Plutarque, surtout pour ses pièces romaines : *Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*. Rousseau, dans son enfance, préférait Plutarque aux romans et l'appelle « mon maître et mon consolateur » ; et dans sa vieillesse, il peut encore avouer que « dans le petit nombre de livres que je lis quelques fois encore, Plutarque est celui qui m'attache et me profite le plus. Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse : c'est presque le seul auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit. » Son contemporain, Frédéric le Grand, s'est exclamé : « Plutarque, l'écrivain le plus sage et le plus véridique de l'Antiquité ! » Et pour Napoléon, le peintre David le représente avec les *Vies* de Plutarque sur le socle de son bureau.

Après le siècle des Lumières, et peut-être à cause du siècle des Lumières, Plutarque n'était plus le pédagogue à la mode, et au XX^e siècle, on lui fait la réputation d'un moraliste ennuyeux : « La modestie de sa pensée, qui ne pèche pas par excès d'esprit critique et de profondeur, correspond à son style peu original, mais exempt de prétention.^[1] » Heureusement qu'aujourd'hui, dans les facultés d'études anciennes, des amateurs de Plutarque redécouvrent l'auteur riche en idées. Et pour bien démontrer qu'il n'est pas un moraliste simplet, je veux terminer avec trois jugements qu'il porte dans ses *Vies*.

D'abord le cas de Phocion, un Athénien vertueux et habile. Un jour, Nikanor, le chef de la garnison macédonienne qu'on a placée à Athènes vient se présenter devant l'Assemblée athénienne après avoir confié à Phocion sa sécurité personnelle. Un stratège athénien tente d'arrêter Nikanor, mais, averti à temps, celui-ci s'enfuit : il était clair qu'il était mécontent de la cité et se vengerait bientôt. On accuse Phocion de l'avoir laissé partir, et celui-ci avoue son geste en rappelant qu'il avait donné sa parole : « Mieux vaut être vu en train de subir l'injustice que de la commettre. » Plutarque commente : « Cette phrase pourrait paraître vertueuse et noble de la part d'un individu qui est seul concerné ; mais je me demande s'il ne trahit pas une obligation plus importante et plus ancienne, celle qui le lie à ses concitoyens. » Pour Plutarque, il y a des occasions où la politique l'emporte sur l'éthique. Ce n'est pas

là le reproche d'un moraliste peu critique.

Ensuite, Socrate cherchait à détourner Alcibiade de ses amants et flatteurs politiques pour l'attirer à la sagesse. Le passage regorge d'allusions sexuelles : Socrate, écrit Plutarque, savait mettre le doigt sur les plaies de l'âme d'Alcibiade ; ce jeune s'attache alors à lui et se montre par la suite dur envers ses amants ; Alcibiade est un fer chaud qui refroidit et se ramollit entre les mains de Socrate. Ces expressions à double sens suggèrent que la modération n'est pas le premier souci de Socrate, ni même celui de Plutarque. On comprend bientôt les intentions de Socrate : au retour des campagnes de Potidée, Socrate cède à Alcibiade un honneur militaire qui lui revenait ; il attise ainsi chez le jeune Alcibiade le désir des honneurs. Et Plutarque explique : Socrate voulait « augmenter l'ambition du jeune homme dans le domaine de l'héroïsme ». Socrate ne vise pas à réprimer les désirs du jeune pour en faire un *bon garçon*, il veut canaliser ses passions vers des activités plus louables. Aussi, Socrate veut-il en faire un ami de la philosophie et un protecteur personnel, et dans la déroute de Dèlion, une dizaine d'années plus tard, Alcibiade portera secours à Socrate pour lui permettre une retraite assurée. Ce ne sont pas là les analyses d'un moraliste peu profond.

Troisièmement, Plutarque porte un jugement final assez subtil sur Alcibiade et Coriolan. Sa *Comparaison* des deux débute avec une condamnation de l'un et de l'autre : « Il est honteux de flatter le peuple pour acquérir le pouvoir, mais une fermeté fondée sur la terreur, les mauvais traitements et l'oppression est à la fois honteuse et injuste. » Par la suite, il nuance son jugement. La duplicité d'Alcibiade servait à long terme sa cité, alors que la franchise de Coriolan servait son ressentiment personnel. Aussi, la cupidité d'Alcibiade tournait-elle à la gloire d'Athènes, parce qu'il mettait sa fortune au service de sa cité ; l'incorruptibilité de Coriolan, par contre, valut beaucoup de malheurs à Rome. La comparaison nous laisse alors perplexes : y a-t-il des vices utiles et des vertus nuisibles ? Voilà les questions que soulève mon moraliste ennuyeux !

Les esprits peu profonds pourront continuer à prétendre que mon auteur est peu profond, moi, pour ma part, je sais d'expérience qu'il me fait comprendre, non seulement les hommes politiques, mais ma propre nature politique. J'espère pouvoir, comme Rousseau, lire et relire ses *Vies parallèles* jusque dans la vieillesse.

Bernard Boulet

NOTES

* Bernard Boulet est professeur de philosophie au Cégep de Sainte-Foy et à l'Université Laval, à Québec. Il est aussi membre de l'association *International Plutarch Society* où il a publié divers articles sur Plutarque.

[1] Tiré du *Petit Robert 2*.